

LA PISCICULTURE

CE QU'ELLE EST; CE QU'ELLE PEUT ETRE

PAR LE

Dr. LOUIS ROULE

Professeur a l'Université de Toulouse

I

Rien n'est aussi instructif, dans l'histoire de la conquête de la nature par l'homme, comme l'étude des crises et des transformations subies par l'agriculture pendant le dix-neuvième siècle. Pour la première fois depuis le début de l'humanité, les échanges entre les nations prennent une extension inouïe, et telle qu'il eût été difficile de les rêver aussi grands ni aussi complets. Jadis bornés à une petite portion du globe, ils embrassent maintenant la terre entière; autrefois lents et difficiles, ils sont aujourd'hui prompts et réguliers. La science, par ses progrès continus, leur a permis de devenir ainsi. Elle ne s'astreint point, du reste, à favoriser ces relations seules. Elle perfectionne et améliore tout ce qui dépend du labeur humain. Dans cette immense poussée, chaque chose prend un aspect nouveau et se modifie avec rapidité. Nous sommes plus éloignés de nos bisaïeux que ceux-ci ne l'étaient du moyen âge;

l'impulsion est si forte, que chacune des générations futures se trouvera en présence de conditions différentes de celles qui entouraient sa devancière immédiate. Certes, le caractère et le tempérament de l'homme changent moins. L'humanité conserve dans la nature une place immuable; mais ses rapports avec elle varient, et subissent le contre-coup de semblables modifications. Il lui faut, et il lui faudra bien plus encore, les transformer à tout instant, les plier aux circonstances nouvelles.

La première forme, et la plus ancienne, de l'exploitation de la nature est donnée par l'agriculture. Autrefois, il n'y a pas longtemps encore, chaque pays se suffisait presque; les échanges des produits les plus nécessaires, capables de se cultiver partout, n'existaient pas ou n'avaient qu'une faible importance. La plupart des terres portaient sans grands frais une récolte, dont la vente rendait un bénéfice convenable. On n'avait guère besoin de chercher autrement; chaque génération semait aux mêmes places les cultures accoutumées. Aujourd'hui, il n'en va plus ainsi. Des régions étendues, jadis incultes, sont défrichées et produisent. La rapidité, la commodité des transports, permettent d'envoyer ces récoltes dans tous les pays, même dans ceux où l'on en obtient de similaires, et de les livrer à un prix plus bas que celui de ces dernières. Ces terres encore vierges, nullement usées par des siècles de civilisation et d'emprunt continu, donnent aisément, sans forte dépense, des rendements considérables. Les terres anciennes des vieux pays ne peuvent, même amendées par des engrais, en fournir autant à égalité de surface. De là un conflit, une crise, qui va en s'accroissant et progressant. Ces champs des contrées de vieille civilisation, qui procuraient à leurs propriétaires un bénéfice satisfaisant et leur laissaient de quoi vivre, n'ont plus maintenant une telle capacité. La plupart succombent à la concurrence. Les ruines s'accumulent, sans cesse plus fortes. Le résultat dernier est connu. On abandonne les campagnes; les

villages se dépeuplent; on court s'enfermer dans les villes, demander sa subsistance au travail industriel, aux usines et aux manufactures.

La science permet cependant de lutter encore, et de soutenir parfois ce conflit avec une efficacité suffisante. Elle répare d'un côté le dégât qu'elle cause de l'autre. Elle conduit vers un état meilleur, mais ne peut le faire qu'à la condition de supprimer l'inutile et l'insuffisant, car on ne saurait tout conserver. Les méthodes intensives, les engrais bien choisis, les assolements alternés de façon judicieuse, donnent aux vieilles terres la capacité de porter encore des rendements convenables. Par malheur, de telles pratiques ne sont pas toujours suivies. Le caractère de chacun, individu ou nation, entre en jeu. Où les uns s'acharnent, luttent et réussissent, d'autres désespèrent et abandonnent. L'histoire de l'humanité est tissée de fils différents, de prospérité par ici, d'adversité par ailleurs, qui s'enchêventrent de diverses manières; mais, par le travail commun, les premiers deviennent toujours plus nombreux, les seconds plus ténus, et la fin de l'histoire sera sans doute celle d'un bien général, aussi complet qu'être vivant puisse le conserver.

Le terme est éloigné où l'homme, ayant conquis de la nature tout ce qui se laissera saisir, aura réduit à leur taux le plus bas l'effort et le labeur de sa propre existence. Avant qu'il ne survienne, bien des péripéties se passeront encore; et l'agriculture ne restera pas à l'abri. Ces jeunes terres, si riches aujourd'hui, s'appauvriront à leur tour. Il faudra déployer pour elles une activité dont on peut se dispenser maintenant. De nouvelles crises surgiront, peut-être plus intenses que leurs devancières, car elles s'étendront à de plus vastes espaces. La nécessité s'offrira de les prévoir, de les amoindrir, de les enrayer si possible. Le seul procédé consistera à demander à chaque parcelle de la nature ce qu'elle porte de préférable, et à choisir parmi ces productions ce qui convient le mieux à chaque instant.

Ce sentiment nouveau commence à naître; il s'accroîtra de plus en plus. On comprend que les anciens systèmes de l'exploitation culturale ne se peuvent soutenir. Autrefois, chacun faisait de toutes les choses nécessaires à sa vie; il agissait souvent comme s'il était seul dans le monde, et, quelles que fussent les qualités de ses terres, il semait, avec ses voisins, *les divers produits nécessaires à sa nourriture ou à son entretien*. Aujourd'hui, avec la facilité des échanges, une culture multiple, ainsi conduite, n'a plus sa raison d'être. Il convient de choisir parmi les champs cultivables, de leur distribuer, suivant les ressources de leur sol et les facilités de l'amendement, les semences qui profiteront surtout. Au lieu d'éparpiller les efforts, il est plus avantageux de les concentrer sur un petit nombre de cultures ou d'élevages, auxquels on consacre son attention entière, et dont on obtient le plus grand bénéfice. Il devient même indispensable de veiller aux conditions économiques de son temps. Telle culture nouvelle, avantageuse à son début en raison d'une forte demande, cesse bientôt de l'être, car elle s'étend de proche en proche, et elle augmente l'offre d'autant. La monoculture, soutenue par les méthodes intensives, possède souvent une supériorité réelle, mais à la condition de ne point se fixer pour longtemps sur un seul point et de changer suivant les circonstances du marché. L'agronome soucieux de ses intérêts devra se prémunir à l'avance; il se tiendra toujours prêt, suivant ses ressources, à disposer son exploitation conformément aux besoins les plus urgents, et à la demande la plus intense.

A ce titre, tout moyen d'utiliser la nature et de lui faire rendre le plus à sa valeur réelle. Les désirs de l'homme ne s'adressent pas seulement aux productions des terres; celles des eaux ont aussi leur importance. On les oublie souvent. L'un des futurs progrès de l'humanité consistera à ne les plus délaisser.

II.

La pisciculture arrive au bon moment. La longue série des siècles où l'agriculture a gardé ses antiques routines n'aura point pour elle d'équivalent. La nécessité de rompre avec de vieux usages, de se dégager d'anciennes coutumes, n'est point aussi forte à son égard. On commence à se préoccuper d'elle, en un temps où la science a le pouvoir de lui indiquer sa véritable route. L'étude de la vie générale, la biologie, est parvenue à un degré satisfaisant d'acuité et de pénétration. Des relations ignorées autrefois, ou à peine soupçonnées, se laissent discerner, parfois élucider en entier. Nous savons de quelle manière nous profiterons le mieux d'elles. Notre seule tâche est d'observer la nature, de chercher à la connaître, à employer ses procédés, à les utiliser. Telle est la méthode d'ensemble. Les détails d'application varient à l'infini, mais tous en dépendent et s'y rattachent de près. Il devient aisé de se conformer à la loi naturelle, si l'on sait où elle tend et en quoi elle consiste. Notre usage des choses se lie de près à l'état de notre science; le premier s'améliore dès que progresse le second.

Ces influences, qui atteignent l'agriculture et causent en elle des crises répétées, frappent aussi la pisciculture. La commodité et la rapidité des transports, les nouveaux systèmes de conservation, permettent d'envoyer au loin les produits des eaux. Au lieu de les consommer sur place, de donner à la demande une valeur infime et de réduire l'offre au même taux, on a la capacité d'expédier partout certains d'entre eux, et de les livrer sous une forme convenable. L'augmentation croissante de la demande entraîne celle de l'offre, et celle du travail destiné à l'assurer. C'est le moment pour la pisciculture de profiter des enseignements de la biologie, de reprendre au lieu de fléchir, de dépasser même le niveau où elle est parvenue, et de maintenir sa production à l'égal des plus grands désirs.

Le repeuplement des eaux libres, accompli de manière judicieuse, en secondant les vues de la nature et ne les contrariant point, permet de répandre dans les ruisseaux, dans les rivières, dans les étangs, une ressource où tous pourraient puiser. Les poissons migrateurs, qui s'engraissent à la mer et remontent les fleuves pour frayer, ont sur la plupart des autres, sédentaires, une supériorité manifeste, autant par leurs habitudes que par l'excellence de leur chair. Aussi convient-il de les ménager de veiller à ce qu'ils ne périssent point, de dépenser tous les efforts pour augmenter leur nombre, pour en remettre où ils ont disparu.

L'une des préoccupations prédominantes devra se porter sur l'élevage en eaux closes, sur la culture du poisson. Quoi que nous fassions, quelle que soit l'ampleur des moyens dont l'homme disposera un jour, les mers et les fleuves ne nous donneront jamais tout ce qu'ils renferment; nos efforts se limiteront à percevoir sur eux une sorte de tribut, mais ils conserveront une part de leurs richesses, et, sans doute, cette part sera toujours la plus importante. Les eaux douces, canalisées, endiguées, nous appartiennent davantage, et par toute leur masse. Nous en disposons à notre gré, et nous faisons d'elles ce qui nous plaît. Nous avons la faculté d'en user presque partout, et de les installer à notre convenance. La pisciculture peut leur consacrer sans crainte ses meilleurs efforts, dépenser pour elles avec la certitude du succès. On en viendra à élever des poissons, comme on le fait de la volaille ou du bétail, avec la même aisance et la même facilité. On obtiendra ainsi, à peu de frais, un aliment excellent, dont beaucoup se privent encore à cause de sa cherté. Faut-il citer l'exemple connu de l'Asie orientale, où, en de nombreuses régions, des peuplades entières font, à de certaines saisons, leur première nourriture du poisson ainsi recueilli; les moindres mares, les plus petits ruisseaux, peuplés, cultivés, fournissent leur récolte. Nous pouvons réussir aussi bien, et mieux encore, grâce à notre

science plus avancée. L'intérêt général en profitera d'autant, car toute amélioration du bien-être tourne aussitôt à son avantage.

III

De pareils progrès ne se peuvent produire isolément. Le temps n'est plus où chacun se contentait de chercher à part sa subsistance, et, pour vivre, de faire son effort sans s'inquiéter de celui du voisin. L'humanité demande à la nature plus qu'autrefois et lui prend davantage. Le travail individuel ne suffirait point à une tâche aussi puissante. Le monde civilisé est entraîné, par la force des choses, à associer, à grouper, à établir partout une mutuelle entente. Chacun retire un plus grand bénéfice du labeur accompli en commun, car on a ainsi le pouvoir de s'attaquer à des entreprises auxquelles l'ancienne faiblesse ne permettait point de songer. La pisciculture ne doit pas oublier de se conformer aux exigences de cette évolution. Comme l'industrie, le commerce, l'agriculture, elle-même, elle obtiendra, en agissant ainsi, de profits plus grands; elle y gagnera la force nécessaire pour exploiter en entier son propre domaine.

L'association n'a pas seulement pour objet de lier les efforts, de les rassembler en un seul faisceau. Elle vaut plus encore. Elle met dans la pratique ce sentiment de solidarité que tout homme porte en lui. L'humanité n'est point un simple agrégat d'êtres indépendants par essence, qui se juxtaposent par hasard. L'homme est un être sociable, destiné par la nature à vivre avec son semblable. Chacun vaut par lui-même; mais sa valeur augmente ou diminue suivant celle du groupe auquel il appartient. Plus ce dernier s'élève, plus il s'élève aussi; plus il s'abaisse, et plus il descend. Chaque collectivité, association particulière, nation, ou race, a sa vie propre, faite de l'union de toutes les vies individuelles, auxquelles s'ajoute quelque chose

en surcroît: la coordination de tous les efforts, faisant masse, pesant en un même point, et balayant sans peine des obstacles qui résisteraient aux tentatives séparées. Aussi, tout groupement peut-il s'essayer à des tâches et entreprendre des travaux jugés inabordables avant lui.

Les gens de métier ne sont point les seuls à s'unir, et à tirer parti de leur entente. Les amateurs, en tous pays, font de même; ils s'assemblent en Sociétés, souvent nombreuses et puissantes. Ils désirent surtout leur propre satisfaction; ils cherchent par leur association le moyen de la mieux rencontrer, de se livrer plus commodément à leur penchant favori. Ils peuvent beaucoup, et le montrent déjà. Le récent renouveau de la pisciculture étrangère est souvent leur œuvre. Les Sociétés ont donné l'impulsion première; elles entendent ne point abandonner leur entreprise, et veulent la pousser jusqu'à son terme. Leurs doléances, leurs réclamations, ont incité les administrateurs à s'occuper avec plus d'ardeur de ce qui les motivait, les biologistes à étudier avec plus d'attention les propriétés des eaux et la vie qui s'y dépense.

Leur rôle ne fait que commencer. Immerger des alevins, construire des établissements de pisciculture, ne suffisent point. Il leur faut pousser à examiner de façon complète les qualités des eaux, veiller à installer des cantonnements rationnels, choisir les lieux d'aménagement, montrer toute l'importance de l'élevage en eaux closes. Ainsi, autour d'un certain nombre de grandes villes, des particuliers ont disposé des ruisseaux ou des étangs, creusé des viviers, où ils entretiennent des poissons. Moyennant une rétribution modique, ils donnent à chacun la faculté d'y tendre ses lignes. Ces loueurs de pêche retirent de leur industrie un bénéfice convenable. Les Sociétés d'amateurs devraient la reprendre, l'étendre, l'améliorer. Elles en profiteraient elles-mêmes, car elles donneraient à leurs membres les moyens de réaliser leurs désirs en tout temps. Elles contribueraient, en outre, au bien de tous, car leur exemple serait suivi.

Il deviendrait la meilleure des propagandes; leur succès encouragerait les hésitants, fortifierait leurs résolutions, servirait d'enseignement à ceux qui ignorent ou qui n'osent pas. Ces Sociétés ont en elles-mêmes, par le grand nombre de leurs adhérents, une vitalité extrême; il leur appartient de tenter l'effort décisif, de rendre populaire la pisciculture, de mettre en relief sa haute importance, et souvent il leur suffira d'essayer pour réussir.

Le législateur, les administrateurs, les hommes de science ont aussi leur rôle. Le soin revient aux uns de favoriser ces associations, de les aider dans leur tâche, de veiller, par une réglementation rationnelle, à ne point laisser périliter les ressources que contiennent les eaux, de sauvegarder, par une surveillance judicieuse, ces richesses offertes à tous par la nature. Aux autres incombe le souci d'étudier cette nature même, non seulement pour connaître la forme et l'organisation de ses divers objets, mais pour élucider leur relations mutuelles, et savoir de quelle façon l'homme pourra le mieux les tourner à son avantage, les diriger à son propre gré. Le savant ne saurait s'enfermer entre ses collections et ses instruments; il lui faut se mêler à la vie de tous, prendre sa part des préoccupations communes. Il appartient à son temps, et ne saurait s'en distraire, sous peine de se voir méconnaître un jour, et même de retarder malgré toute son expérience acquise sur un point spécial. Certes, tout labeur est profitable; jamais l'énergie intellectuelle bien conduite ne se dépense en vain, car elle sert toujours par quelque côté. Mais, dans l'étude de la nature, les applications se présentent si nombreuses, si importantes parfois, qu'il devient plus satisfaisant de les relever et de les signaler que de les délaissier et passer outre. Ainsi remplit-on son devoir humain, sans amoindrir en rien son idéal de haute et pure science.

